

inédite, de Paul Verlaine, autographiée, qui fut écrite au verso d'un papier administratif d'hôpital :

JEAN RICHEPIN.

« Spélicans ! »
François Villon.

Richepin
N'est pas le nom d'un turlupin
Ni d'un marchand de poudre de perlinpinpin
C'est le nom d'un bon bougre et d'un gentil copain !

Ecoutez,
Il blasphème de tous côtés
Aux Bourgeois même il dit de sales vérités
Ses marins à l'Opér'Com' seraient peu cotés

Tout le mal
Il le chante d'un ton normal
Et c'est-à-dire vrai, le plus pire animal.
Mais les Gueux,
Combattant, souffrant avec eux,
Il les aime de quel amour noble et fougueux !

§

M^{me} Judith Gautier commence la publication du « troisième rang » du *Collier des jours* dans la **Revue de Paris** (1^{er} février). Elle y raconte son voyage à Zurich, où Wagner l'attendait. C'est d'une plume alerte, avec grâce, avec esprit et émotion, qu'elle raconte ses heures de bel enthousiasme vécues en allant vers le grand musicien :

Les stations défilaient toujours lentement, nous approchions pourtant de la dernière. Notre émotion croissait, dominée maintenant par la terreur sacrée. Nous cherchions parmi les Dieux de l'Art lequel nous paraissait plus grand que celui dont nous allions affronter la présence, lequel nous lui préférierions, s'il nous était donné de pouvoir choisir, dans le sublime Olympe des génies, celui que nous voudrions voir.

Homère, Eschyle, Dante, Goethe, Beethoven ?... Nous les nommions tous. Même le divin Shakespeare ne nous faisait pas hésiter : le nom de Wagner flamboyait plus haut, avec un éclat plus magique. C'était Apollon et c'était Orphée fondus en une seule lyre. Poète, musicien, philosophe, — que n'était-il pas, ce nouveau venu ?

— Il est cubique ! — concluait Villiers.

— *Emmenbrücke!* crie un employé.

La dernière station est franchie : une demi-heure encore, et c'est Lucerne !

Maintenant nous déraisonnons, en cherchant des noms nouveaux à Wagner, des titres flatteurs, comme ceux que l'histoire a conservés à quelques hommes célèbres :

— L'aigle du Righi... Le cygne de Lucerne...

Le cygne nous paraissait tout à fait heureux, à cause de *Lohengrin* ; mais

Villiers trouvait que le plagiat était trop naïf : « Le cygne de Cambrai... le cygne de Lucerne... » Il cherchait une variante, et, après un moment, jeta triomphalement celle-ci :

— Le palmipède de Lucerne!

Un fou rire détendit un peu nos nerfs. Mais le train siffla et notre battement de cœur reprit.

Echevelé par le vent, penché hors de la portière, Villiers regardait. Il était impossible qu'on n'aperçût pas, au-dessus de la ville qui recélait une telle lumière, quelque glorieux flamboiement; sans nul doute, même en plein midi, une étoile resplendissante signalait aux bergers pieux la nouvelle Bethléem.

On entrait en gare.

Brusquement Villiers, tout pâle, les yeux écarquillés, se rejeta sur la banquette, en s'écriant :

— Le palmipède !...

Un autre jour, M^{me} Judith Gautier s'est rendue, seule, à Tribschen, chez Wagner, « ses compagnons ayant des articles à écrire ». Une des fillettes de M^{me} Cosima Wagner lui fait des signes mystérieux comme elle arrive, et...

Quand elle m'eut rejoint, elle m'entraîna, toujours sans parler, à travers les massifs, où je faillis laisser mon chapeau, vers une sorte de cabinet de verdure, tout proche de la maison, où l'on avait servi le café.

Le Maître était là, assis dans un fauteuil de jonc, fumant un cigare. Cosima debout, regardait par les interstices des buissons et me fit signe de ne pas parler; mais Wagner, en me jetant un regard farouche, dit à demi voix :

— Comment! c'est vous qui m'amenez ces gens-là ?

— Quelles gens ?

Cosima m'appela, d'un geste, près d'elle, et je pus voir pour quelle raison mes hôtes bien-aimés gardaient cette attitude craintive et ce silence.

Devant le perron de la maison, une calèche, pleine de touristes, était arrêtée.

Un personnage vêtu d'un complet de coutil jaune, sur lequel tranchait la bandoulière noire d'une lorgnette, parlementait avec le domestique. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'importuns que l'on s'efforçait d'éconduire, mais je compris bientôt que c'étaient là des voyageurs anglais, parfaitement inconnus, qui, avec une impudence incroyable, demandaient à visiter Richard Wagner. Cette excursion était sans doute inscrite entre l'ascension du Righi et la promenade au lion de Lucerne. Ils insistaient avec une indiscretion sans pareille, feignant de mal comprendre les affirmations du domestique, prolongeant à plaisir le débat, — tandis que, dans le bosquet voisin, on ne soufflait mot, de peur d'être découvert.

Enfin, Jacob (le domestique de Wagner) persuada à ces intrus que le maître était absent. Le calèche se remit en branle, avec un bruit de vieille ferraille. Le gravier de l'allée grinça sous les roues, et le véhicule, encombré d'ombrelles vertes, de voiles bleus et de châles rouges, redescendit la colline.

— Enfin nous sommes libres ! — s'écria le Maître en se levant.

— Comment ! — dis-je, — vous avez cru que c'était moi qui vous amenais cette piaulée d'Anglais !

— Vous arriviez juste en même temps qu'eux, — dit-il, mais je n'aurais pas dû vous soupçonner.

— Ni me jeter ce regard terrible !

— Le regard était pour les Anglais, — répliqua-t-il en riant. — Je suis vraiment obsédé par l'audace de ces inconnus... (car cette scène se renouvelle fréquemment).... Le plus joli, c'est que Jacob est contre moi : il trouve tous ces gens-là très distingués et ne comprend pas pourquoi je refuse de les voir.

— Quelle singulière situation cependant, si on les recevait ! Que diraient-ils ? et quelle attitude pourraient-ils garder ?

— On raconte sur Goethe, à propos d'une aventure analogue, une anecdote curieuse, — dit Wagner. — Il était ainsi souvent assiégé par des curieux dans sa maison de Weimar. Un jour, impatienté de l'insistance d'un Anglais inconnu à forcer sa porte, il ordonna soudain à son domestique de l'introduire. L'Anglais entra. Goethe se planta debout au milieu de la chambre, les bras croisés, les yeux au plafond, immobile, comme une statue. Un instant surpris, l'inconnu se rendit bientôt compte des choses et, sans se déconcerter le moins du monde, mit son lorgnon sur son œil, fit lentement le tour de Goethe, en le regardant de la tête aux pieds, et sortit sans saluer... Il est difficile de dire — conclut le Maître — lequel des deux avait montré le plus d'esprit.

§

M. Pierre Camo, qui a publié de fort bons vers, en donne, — aux **Marges** (janvier), — dont le charme n'est pas douteux, mais qui ont un son vieillot et rappellent les poèmes didactiques des auteurs chers à Napoléon I^{er}. Voilà où l'on en peut arriver, si l'on aime professionnellement trop la simplicité de M. Francis Jammes.

CAROLINE D'OPORTO

Mon souvenir remonte aux rives du Douro,
où les jours sont légers, calmes et monotones,
à la maison de Caroline d'Oporto,
en briques de faïence à fleurs roses et jaunes.

Elle s'y tient dans une salle peinte en blanc,
où des fauteuils en bois des îles se balancent ;
un singe vert assis regarde en grimaçant
sur un tapis de l'Inde aux mourantes nuances.

Caroline se poudre à la poudre de riz,
pour mieux montrer ses grands yeux noirs, ses lèvres peintes,
et son image complaisante lui sourit
au fond d'un vieux miroir aux dorures éteintes.

Elle sourit, avec le même cœur léger,
au printemps renaissant, au vent chargé d'aromes,
au jardin clos où sont fleuris les orangers,
aux regards de désir que lui donnent les hommes,